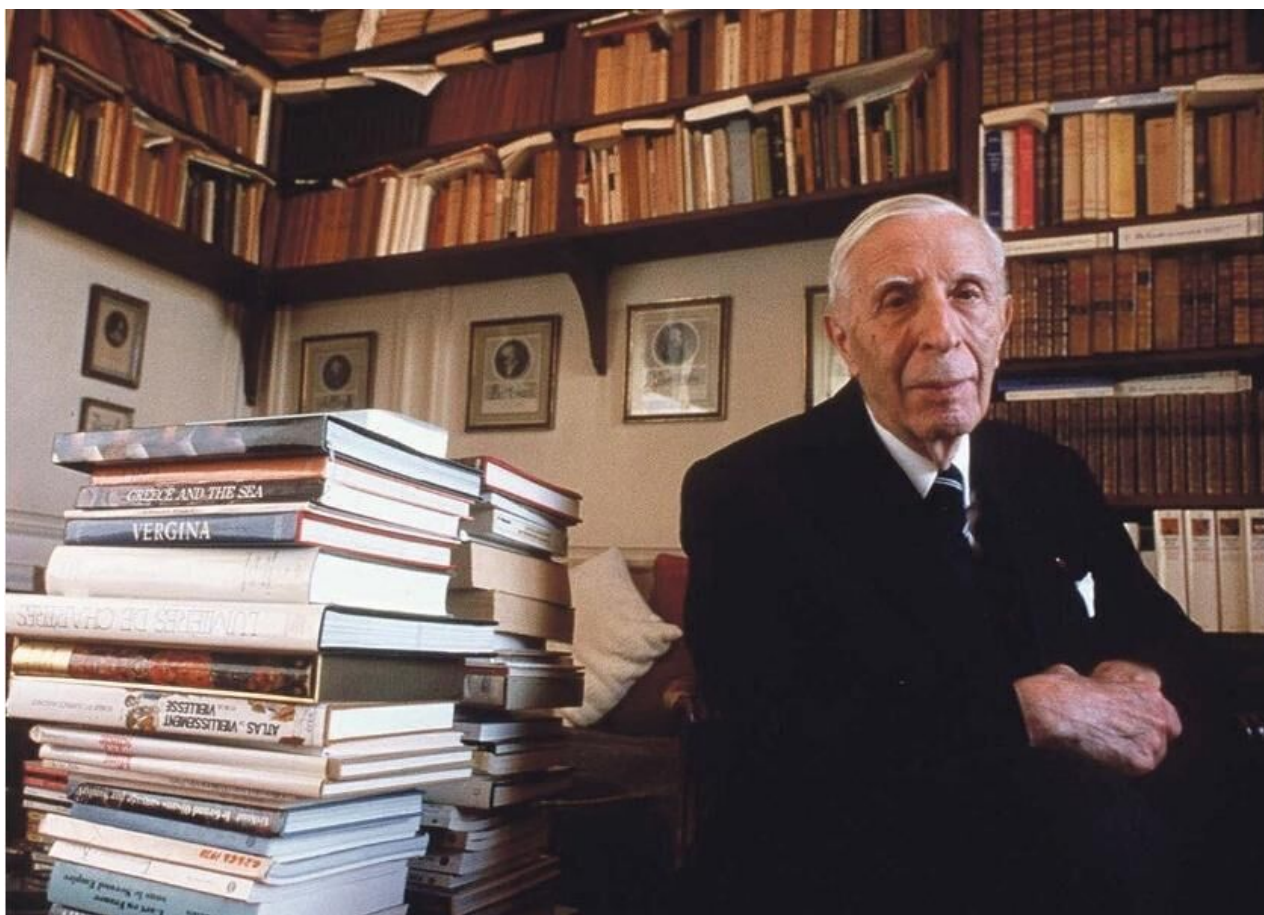


L'OPINION

Pierre Laroque, héraut discret du régime unique

Anne Bayle-Iniguez



Grandes et petites histoires des réformes de la retraite (5/5). Le fondateur de la Sécurité sociale a vécu les grands jours de la Résistance et de la France libre, dont il est l'un des artisans

Anne Bayle-Iniguez

« LES TILLEULS SONT EN FLEURS » pour Pierre Laroque, en plein hiver 1942, ce qui n'est pas la moindre des incongruités dans la vie de ce haut fonctionnaire au charme discret, dont la préoccupation principale fut, tout au long de sa carrière, de ne pas se rendre indispensable, de rester « au service de l'homme et du droit »(*).

Pari en partie réussi puisque sans cet homme à l'humilité malade, la Sécurité sociale à la française, régime unifié de protection sociale, n'aurait jamais vu le jour. C'est aussi lui qui

défendra, en vain mais parmi les premiers, l'idée d'un seul et même régime unique de retraite de base pour tous les travailleurs du pays, ouvrant la voie, 75 ans plus tard, à un certain Emmanuel Macron.

Avant d'endosser l'habit d'apôtre de la protection sociale, Pierre Laroque (1907-1997) a multiplié les parenthèses romanesques qui tranchent avec une carrière sur le papier linéaire (plus de cinquante ans au Conseil d'Etat), des études monacales et une image revendiquée de besogneux effacé derrière d'âpres dossiers : réforme des assurances sociales, prévoyance et retraite de ceux qu'on appelait encore « les vieux », enjeux démographiques (« Les problèmes de l'homme, quels qu'ils soient, supposent d'abord l'existence de ces hommes », écrit-il dans ses mémoires) et prestations familiales.

« Mon père était un homme austère, sans maison de campagne ni voiture, se consacrant essentiellement à son travail, à l'exception d'un mois de vacances à la montagne pendant lequel il préparait son cours annuel de Sciences Po sur les grands problèmes sociaux contemporains », résume en une phrase laconique l'un de ses quatre enfants, Michel.

Flanelle grise. Pierre Laroque n'est pourtant pas l'homme en flanelle grise que l'on croit. Pour tous, les tilleuls en fleurs en hiver sont une utopie. Pour lui, c'est le signal envoyé par la BBC de son exfiltration imminente de la France occupée vers Londres. A pas feutré, parfois à son insu, Pierre Laroque a joué un rôle prépondérant dans la Résistance.

Lorsque la guerre éclate, il est en charge du ravitaillement du pays en matière textile au sein de l'Inspection générale de l'habillement. Sans sympathie aucune pour le gouvernement de Vichy et encore moins pour les autorités d'occupation et le führer prinzip, il sent « la terre se dérober sous ses pieds » lorsque, brillant maître des requêtes, il perd sa fonction au Conseil d'État à cause de ses ascendances juives.

Parti à Lyon travailler dans la soie, il y rencontre André Philip, futur ministre de l'Intérieur de Félix Gouin et Léon Blum, pour l'heure chef régional de l'organisation Combat. Son ami de longue date, Alexandre Parodi, futur ministre du Travail du premier gouvernement De Gaulle qui lui confiera en 1944 les clés de la Sécurité sociale, lui fait rencontrer Jean Moulin et Georges Bidault.

Pudeur. Sa famille mise à l'abri, Pierre Laroque décide de mettre ses compétences au service de la France libre. Il lui faudra quatre mois rocamboliques pour parvenir à passer outre-Manche, incluant une nuit cachée chez un boucher de Pont-d'Ain en compagnie de « Bernard », résistant de la première heure dont il ignore à l'époque l'identité – en réalité Emmanuel d'Astier de la Vigerie, personnage clé de la Résistance, auteur de La Complainte du partisan.

A Londres, le dispensable se rend indispensable en planchant sur les mesures économiques et sociales à prendre dès le débarquement réalisé, et en formant les futurs cadres de la France libérée. Du Général de Gaulle, qu'il rencontre à plusieurs reprises, il admire la « très forte personnalité » mais se dit « heurté » par son intransigeance politique.

C'est avec lui qu'il foule le sol français le 14 juin 1944, qu'il traverse Bayeux et Isigny ravagés par les bombardements, sous les vivats d'une « foule énorme, des femmes sanglotant, des hommes, des enfants s'accrochant à nous [...] nous jetant des fleurs ». Pour cet homme pudique, la scène est bouleversante, l'émotion immense.

C'est avec la division Leclerc qu'il entrera à Paris, le 24 août. Trois mois plus tard, le voilà désigné pilote de la réforme des Assurances sociales. Est-ce la guerre ? Les bombardements londoniens ? La rencontre avec des hommes qui se battent pour le bien commun ? La Sécu, c'est un « tout », dit-il souvent, le moyen ultime pour « débarrasser les travailleurs de la hantise du lendemain ».

De ses premiers jours en fonction jusqu'à sa (fausse) mise à la retraite, Pierre Laroque embrasse sa mission avec « une foi profonde, une foi ardente », avec « la foi de tous ces héros obscurs qui ont fait plus peut-être pour le progrès social et pour le progrès de l'humanité que bien des généraux dont le nom est inscrit en lettres éclatantes dans l'histoire », explique-t-il le 23 mars 1945, lors d'un discours à l'École nationale d'organisation économique et sociale.

Jusqu'au bout, pour lutter contre le « sentiment d'inutilité croissante » qui accompagne trop souvent la vieillesse, il lit, écrit, consulte, reçoit. L'histoire ne dit pas si le petit bureau occupé dans ses dernières années au ministère de la Santé donne sur la place qui porte aujourd'hui son nom.

* Au service de l'homme et du droit, souvenirs et réflexions, Pierre Laroque, Association pour l'étude de l'histoire de la Sécurité sociale, 1993, 376 p.